



GIL COURTEMANCHE
JE NE VEUX PAS MOURIR SEUL

Autofiction



Boréal

extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

JE NE VEUX PAS
MOURIR SEUL

DU MÊME AUTEUR

Douces Colères, essais, VLB, 1989.

Trente Artistes dans un train, essai, Art global, 1989.

Chroniques internationales, essais, Boréal, 1991.

Québec, essai, Hermé, 1998 ; Hurtubise HMH, 2000.

Nouvelles Douces Colères, essais, Boréal, 1999.

Un dimanche à la piscine à Kigali, roman, Boréal, 2000 ; coll. « Boréal compact », 2002.

La Seconde Révolution tranquille. Démocratiser la démocratie, essai, Boréal, 2003.

Une belle mort, roman, Boréal, 2005 ; coll. « Boréal compact », 2010.

Le Monde, le lézard et moi, roman, Boréal, 2009.

Gil Courtemanche

JE NE VEUX PAS
MOURIR SEUL

autofiction

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Courtemanche, Gil

Je ne veux pas mourir seul

ISBN 978-2-7646-2028-1

1. Courtemanche, Gil – Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8555.O826J4 2010 C843'.6 C2010-940640-0

PS9555.O826J4 2010

ISBN PAPIER 978-2-7646-2028-1

ISBN PDF 978-2-7646-3028-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4028-9

*À la première femme
qui parce qu'elle est la première
devient la dernière femme*

Dans ce bar un peu snob, la serveuse m'enchantait et me réconciliait vaguement avec mes souvenirs de vie heureuse. Elle était un peu grassouillette, beaucoup trop jeune, pas très futée, mais sa gentillesse, surtout son sourire généreux effaçaient les bourrelets et la naïveté. Surtout, surtout, ses yeux brillaient. Des saphirs d'un bleu presque irréel, comme ces couleurs qui crèvent les écrans dans les pubs de télévisions HD, plus bleu que bleu comme dans la publicité de Tide qui lave plus blanc.

— Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Mon testament.

Si je l'avais insultée ou giflée la réaction eût été identique. Regard figé, incrédulité, une lueur de terreur dans le bleu des yeux qui devient acier.

Jeunesse et testament évidemment ne font pas bon ménage.

Questions. Existe-t-il un endroit propice ou idoine pour rédiger son testament, ou encore des règles de bienséance qui commandent que cet exercice se fasse dans un lieu clos et sombre comme la mort que le testament annonce ? Celui qui écrit son testament doit-il se mettre

en situation funèbre ? Doit-il s'installer dans un bureau mortuaire ou devant un notaire qui louche, s'isoler chez soi et allumer, pourquoi pas, quelques cierges ? Non.

Et entre le testament et la mort, quelques jours, quelques années même, peuvent s'installer qui fassent en sorte que le testateur modifie le document. Les gens prudents rédigent ce texte définitif comme ils contractent une assurance ou signent une hypothèque. Cela fait partie de la « planification financière ». Ce n'est pas mon cas. La pensée de ce dernier écrit me fut inspirée par l'annonce d'une mort plus ou moins prochaine.

Mais, quand on a vingt ans, on croit qu'on rédige son testament trente minutes avant que la mort se présente.

— Vous allez mourir ?

Elle est terrifiée la belle et jeune Valérie, et sa question me rend perplexe. Ma franchise était-elle justifiée ? Pourquoi accabler une inconnue de sa mort ? Ce n'est pas la crainte de perdre un client, c'est plutôt celle de parler à un futur mort, je veux dire un mort immédiat, un mort palpable, avec qui on entretient une conversation qui rend son visage aussi blanc que blanc.

— Oui, Valérie, mais pas demain et pas cette semaine et probablement pas ce mois-ci.

Mes propos ne la rassurent pas. Elle a les yeux brumeux. Je croyais que sa gentillesse venait des pourboires généreux.

— Je vous l'offre.

Elle remplit mon verre de pinot noir, comme on administre une potion magique ou verse un antidote.

— On ne dirait pas que vous êtes malade.

Elle a raison. Ce matin-là, avant le rendez-vous avec le médecin, dans le miroir, je n'ai vu que mes rides habituelles et des pupilles brillantes. Dans la douche, nul signe de fatigue, nulle douleur. Un matin comme les autres. Et puis le médecin a annoncé la maladie. Pourquoi ne m'a-t-elle pas inquiété avant. Pourquoi ne s'est-elle pas annoncée poliment pour que je l'accueille et en prenne charge immédiatement. Non, la maladie se glisse, s'insinue, s'installe silencieusement. Voilà, ce soir je ne ressemble pas à un mourant, mais je le suis.

Comment lui expliquer que j'écris mon testament maintenant dans ce bar parce qu'il y a une heure on m'a annoncé une mort prévisible à court terme, que je ne veux pas être seul dans mon appartement devant ces photos de mon passé qui me hantent et qu'en public on ne pleure pas en codifiant dans un texte légal la fin de sa vie et, surtout, le peu qu'on laisse.

— Je lègue à mon ex-femme...

J'aimerais ne lui léguer que mon amour. C'est finalement ma seule richesse. Mais l'amour n'est pas un meuble meublant. Et le mien ne fut pas suffisant. On peut léguer des armoires, des actions, mais pas des sentiments. Alors je n'écris pas : « Je lègue à Violaine mon amour. » Je crois que j'ai des livres de valeur, quelques

économies, voilà ce qui prendra la place de l'amour dans « je lègue ».

Il y a deux styles de testament, le comptable et le littéraire. Le testament littéraire contient peu de chiffres alors que le comptable est totalement dépourvu de jolies formules, de phrases élégantes ou de déclarations amoureuses.

Mais je n'en suis pas encore aux phrases et aux dernières exclamations. Car, dans ce testament, je ne veux léguer qu'une chose : cet amour absolu qu'elle n'a jamais compris. Comment le dire ? Huit ans n'ont pas suffi. Alors, quelques lignes, quelques signes. Des mots, même inspirés par la mort qui rôde autour du stylo, ne seront toujours que des mots qu'elle ne lira qu'après mon décès. Peut-on léguer une douce caresse, un regard admiratif, l'ennui d'un parfum ? Non. Injustice.

« Montréal, 29 mars 2009

Moi, Gil Courtemanche, je lègue... »

Valérie je le sens veut lire ce que j'écris. Je lui montre la page de mon carnet.

— Vous n'avez pas envie de vivre ?

Je ne le sais vraiment pas. C'est le départ de la femme plutôt que la maladie qui répond, mais je suis un homme poli et respectueux. Je ferai silence sur mes maladies.

— Mais oui, Valérie, oui.

- Alors, il faut arrêter d'écrire votre testament.
 - Pourquoi?
 - Je vais vous donner envie de vivre.
- Je ne lui ai pas dit qu'elle n'y parviendrait pas.

la vie

Ma sœur Françoise est optimiste, militante et active. Une vivante. Une vraie. Retraitée depuis peu, elle meuble vigoureusement ses temps libres. Cours de cuisine, promenade sur la montagne, observation des oiseaux, elle prend le monde à pleins bras, n'y trouve que des merveilles et des surprises. Je lui parle de ma peine d'amour et de mon cancer d'une façon qui me semble détachée. « Tu rencontreras une autre femme. » Mais non, Françoise, tu la connais Violaine et elle est unique. Ma sœur ne le croit pas. Une femme unique, ça n'existe pas. Et le cancer, c'est un désordre du corps. « Tu retrouves le calme en toi, tu dois reprendre possession de ton corps. » Et je fais quoi avec ces cellules folles qui se multiplient ? Tu luttas dans ton cerveau. Je veux bien essayer.

Elle me fait quoi, ma sœur, pour me guérir de ma mort et de ma peine ? Elle inscrit une observation de bernaches au menu. « Regarde ! » Elle s'extasie. Le vol des oiseaux dessine de jolis triangles, leurs formations éton-

nent par leur géométrie précise, mais ce ne sont que des oiseaux, des bestioles. Le vol mesuré et organisé de quelques oiseaux devrait me réconcilier avec la vie ? Mais, ma sœur, tu ne connais ni la peur de mourir ni l'odeur de Violaine. « Françoise, on ne fait pas l'amour avec des oiseaux. »

Elle me regarde comme si j'étais le dernier des cons. « La vie, Gil, la vie, les gens qu'on aime, le ciel, les arbres qui poussent. Regarde, admire. » Elle respire profondément comme si elle aspirait toute la beauté du monde.

Je n'ai jamais admiré que les corps des femmes que j'aimais, et ce n'étaient pas des bernaches, ou encore l'intelligence de quelques hommes, des livres, des tableaux. Des idées m'ont séduit. Ma sœur, même seule et malheureuse, ce qui n'est pas le cas, parviendrait à trouver le bonheur ou l'oubli en se laissant caresser par les rayons du soleil, en écoutant religieusement la musique de la pluie sur l'auvent. Elle a une force, une certitude qui lui permet de jouir de tout ce qui est vivant.

Ce pouvoir m'a toujours échappé. Je suis obsédé par la laideur, l'injustice et la bêtise, toutes choses largement répandues dans le monde. Et le coucher du soleil orangé sur une mer calme, les cris des oies qui s'abattent sur les grèves de Beauport, le froissement des feuilles dans une forêt, le crissement de mes pas sur la neige durcie par une pluie de début de printemps, rien de cela ne me satisfait, ne m'apporte joie ou contentement si je ne le partage pas avec la femme que j'aime.

J'aime vivre, mais je n'aime pas la vie. Donc, je critique sans cesse, je me réjouis rarement, me détends peu souvent.

Ma sœur qui veut m'emmener aujourd'hui au Jardin botanique pour l'exposition de papillons ne comprend pas. Si je suis seul, le soleil couchant m'indiffère. Avec Violaine, il m'enchant. Comme les bernaches, les oies et, comme dirait Prévert, le raton laveur. Ma sœur m'aime beaucoup et tente à sa manière de m'aider, mais elle ne sait pas que je ne me suffis pas à moi-même. Voilà le hic dans sa thérapie qui se fonde sur l'autosuffisance.

Mais je suis totalement dépendant, Françoise. Oui certes, j'ai des idées, j'ai écrit des livres, je me prononce sur les sujets les plus complexes, dans les conversations je donne une impression de certitude qui froisse parfois, mais Françoise, comment te dire, quand je rentre à la maison, je me demande qui je suis et n'ai trouvé d'existence réelle que dans les bras de Violaine. Cela ne me trouble pas d'avouer que je n'existe que par elle, même si j'ai fait beaucoup sans elle. Françoise me propose des cueillettes de champignons pour remplacer Violaine ou me distraire ou oublier. Elle se dévoue vraiment et cela m'émeut. Ma sœur est une femme admirable. Je cherche des morilles avec obstination dans un boisé de feuillus où bien sûr ne se cachent pas de morilles. Françoise remplit son panier de champignons de printemps qui n'ont pas plus de saveur que les pleurotes du supermarché. Violaine adorait le lapin aux morilles. Françoise signale

la beauté du ciel et la douceur du vent pour la saison. Elle en tire un véritable plaisir. Je ne vois rien, ne sens rien. Pas de ciel, pas de vent.

J'ai lu, j'ai vu, j'ai su que la nostalgie est un bien qui s'entretient, qui se cultive. Qu'on peut se complaire et entretenir sa tristesse. Et Françoise gentiment m'explique comment il faut passer à autre chose.

Accepter, passer à autre chose, refaire sa vie. Ce sont des formules de survivants, de résilients. Continuer ne m'intéresse pas. La recherche de petites joies et de plaisirs dépourvus de sens ne me soulage pas.

Je comprends son raisonnement et sa démarche. Elle a identifié mes plaisirs anciens. Le vin, la cuisine, les champignons, les paysages. Françoise a conclu que ces jouissances possédaient une valeur intrinsèque et, pourquoi pas, thérapeutique. Oui, le vin existe et m'enchantait. Mais chaque vin que je bois est un événement ancien, un rappel de la vie partagée. J'ai eu avec Violaine cette habitude de tout mettre dans chaque petit geste et surtout de me souvenir. C'est nous à Paimpol, nous à la maison dégustant l'osso buco sur lequel je travaillais méthodiquement et dont le résultat m'inquiétait. Et je demandais : « Pas trop de tomate, pas trop de zeste de citron, et le persil ? » Plutôt que de lui tenir la main, je faisais l'osso buco ou le tartare, ou le saumon à l'unilatérale. Ma tendresse était un restaurant.

La femme ne sait pas qu'on choisit les légumes et les fruits en pensant à elle, qu'on s'interroge à propos des

fromages en imaginant son plaisir. Les aliments sont les fleurs qu'on apporte. Je croyais que le plaisir des fleurs et celui d'un bon repas pouvaient remplacer la main que je ne tenais pas quand nous marchions.

Ma sœur m'a convaincu de devenir bénévole dans une cuisine communautaire. Le raisonnement est infaillible. Partager son humanité, être confronté au malheur des autres, apprendre de leur résilience. Je hais ce mot qui prétend annuler toutes les douleurs comme une aspirine. La douleur existe. Elle peut tuer. Miner les âmes les plus fortes et les réduire à un état cadavérique. Elle peut éteindre l'intelligence, la confisquer, la rendre inopérante. La douleur n'est pas un passage, ce peut être un état, un mode de vie. On peut l'appivoiser, la gérer. Cela ne nous rend pas plus heureux ou vivant. Cela nous rend douloureux, contrôlé comme un malade chronique qui gère sa maladie. Un diabétique de la douleur.

Évidemment, c'est dans le sous-sol d'une église qui sera bientôt transformée en condos. Le prêtre, qui porte des vêtements d'ouvrier mais qui prêche l'abstinence pour lutter contre le sida, empeste les moisissures de son presbytère comme des Italiens que je connais transportent avec eux le parfum de la sauce tomate. C'est infiniment plus agréable. « Votre sœur m'a dit que vous vivez des moments difficiles. Si vous voulez qu'on en parle. » Ma sœur est trop généreuse et trop bavarde. Non, monsieur le curé, je suis venu ici pour hacher des oignons, faire du pâté chinois, du pain perdu. En fait, je suis

devenu bénévole pour plaire à ma sœur, pour la rassurer sur mon envie de vivre. Cela fait partie des gentillesse qu'on a en fin de vie quand elles furent rares auparavant. Une façon de demander pardon pour la distance et l'indifférence.

Le curé est teigneux. Ils le sont souvent au nom de leur devoir de servir leurs ouailles. Attendez qu'on vous fasse signe du doigt comme au restaurant, puisque vous êtes à notre service. « Vous êtes certain que vous ne souhaitez pas vous confier ? » Pourquoi ce genre de curé ne parle pas comme tout le monde : « Vous êtes certain que vous ne voulez pas parler ? » Oui peut-être, je voudrais parler, mais certainement pas avec vous. La patronne de la cuisine est une lesbienne triste et morose comme moi je suis un hétéro triste et morose. Roselyne a entendu la conversation. « Peine d'amour ? » Oui, et cancer. « Join the club. »

Nous avons terminé le pâté chinois et un vague ragoût de légumes dans lequel baignent quelques cubes de bœuf. Le curé est retourné dans son presbytère moisi, les autres bénévoles sont partis. Roselyne débouche une bouteille de vin, vin de dépanneur mais vin quand même. « Parlons. » Ce n'est pas une invitation, mais plutôt une injonction, un ordre ferme.

« Tu ne coupes pas les oignons comme les autres. » Je coupe les oignons finement, surtout quand ils doivent s'incorporer à une préparation de viande. « Tu ne connais pas notre monde. » Non, je ne connais rien d'Hochelega-

Maisonneuve, sinon les statistiques à propos de la pauvreté, de la délinquance, de la criminalité. Mais a-t-on besoin de connaître les gens pour qui on coupe des oignons? « Tu viens nous aider pour oublier ta tristesse? » Non, pour faire plaisir à ma sœur et lui donner l'impression que je vais continuer à vivre. Et elle va le dire à maman à qui je n'ai pas le courage de parler car je ne sais comment lui mentir et que, si je lui dis toutes ces vérités, le départ de Violaine et le cancer, cela va la tuer d'un seul coup. Sa petite tête d'oiseau va s'effondrer sur la table. Je le sais.

— Tu n'as pas vraiment envie de nous aider.

— Non, mais quelle importance, je coupe bien les oignons et je fais un bon bœuf bourguignon. Je ne te parle pas de mon osso buco parce que c'est trop coûteux. Je pourrais faire des spaghettis carbonara si c'est dans vos prix, avec du bacon pour remplacer la pancetta et du cheddar plutôt que du parmesan. Mais je peux cuisiner tout ce que vous voulez et je n'ai rien à faire. Faut-il avoir la vocation pour se rendre utile?

— Non, demain, tu fais des spaghettis carbonara avec du cheddar et du bacon.

Voilà, je quitte le sous-sol de l'église avec un projet de vie. Demain je reviens pour faire des spaghettis carbonara. Après demain? Je refuse d'y penser.

Gil Courtemanche

JE NE VEUX PAS MOURIR SEUL

Un homme apprend la même semaine que sa femme le quitte et qu'il est atteint d'un cancer. Laquelle de ces deux morts annoncées est la plus redoutable ? Quelles raisons aurait-il désormais de se battre pour sa vie ?

Ce livre, le plus personnel que Gil Courtemanche nous ait donné, nous montre un homme seul devant la mort, seul devant la vie, qui lance un bouleversant cri de douleur, un pressant appel à ne pas laisser échapper cette vie.

C'est aussi, surtout, une fabuleuse déclaration d'amour.

Ce n'est jamais la première, la première femme, c'est souvent la dernière. Elle est la première dans le sens de naissance, de découverte, d'abandon. C'est Ève, mère et compagne de tout. Un bateau aussi sur une mer démontée, la musique que l'âme imaginait et que l'on entend soudain. Le bruit de ses pas n'est pas le son de souliers sur le trottoir ou dans le couloir, le bruit de ses pas annonce la vie qui revient, le bruit de ses pas fredonne une chanson heureuse et langoureuse. Les yeux de la première femme ne sont pas des yeux, ils inventent un regard tout comme sa parole dicte un monde dans lequel l'homme se fond avec délice et respect. La première femme est la mère de l'homme, cette mère qui l'enfante une deuxième fois. Voilà ce que fut et est encore Violaine pour moi.